

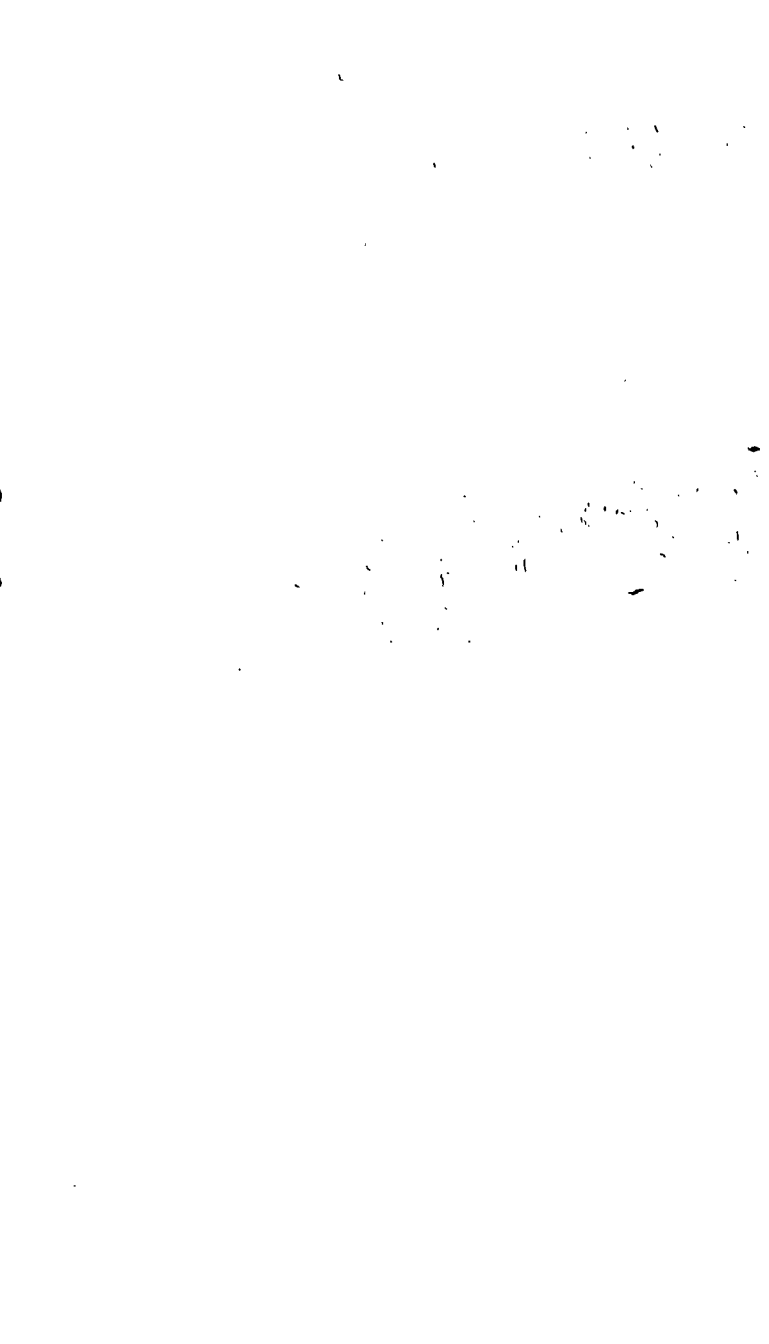
LA CROISADE ALBIGEOISE

présenté par
Monique Zerner-Chardavoine



a COLLECTION
ARCHIVES

Extrait de la publication



Albigeois et Français

Que ceux qui liront ce livre sachent que dans plusieurs passages les hérétiques de Toulouse, des autres cités et lieux fortifiés sont nommés généralement *albigeois* parce que les autres nations ont l'habitude d'appeler *albigeois* les hérétiques provençaux ¹.

L'affaire albigeoise, comme l'appellent vulgairement les Français, qui se passa jadis dans la province de Narbonne et les diocèses d'Albi, Rodez, Cahors et Agen ².

Ainsi écrivent au début de leur texte deux des quatre auteurs dont le témoignage sera essentiel dans l'ouvrage proposé ici. Ils expriment par là leur difficulté à trouver un vocabulaire adéquat, pour décrire une situation politique complexe dont il faut commencer par donner un aperçu.

Le premier, un Français, oppose les Provençaux aux autres nations; le second, un Toulousain, les oppose aux Français, ce qui revient au même. Les Provençaux, c'est-à-dire ceux qui parlent la langue d'oc, les Occitans, par référence à la province romaine de la Narbonnaise, qui englobait la Provence et le Languedoc. Mais nos auteurs sentent que « Provençaux » est trop général pour préciser quelles sont les populations touchées par l'hérésie. Alors que le Français les appelle des albigeois, le Toulousain préfère se référer aux diocèses. C'est que l'hérésie va toucher une région politiquement divisée.

Le comte de Toulouse en est le plus grand prince. Ses possessions sont axées sur le grand couloir de plaine qui va du Rhône aux pays de la Garonne. Il

est marquis de Provence (et possède le Venaissin sur la rive gauche du Rhône), duc de Narbonne et suzerain en principe de toute l'ancienne Septimanie ou Gothie, à l'est du seuil de Naurouze (où passe la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et l'Atlantique). Sa domination s'étend au-delà du Toulousain et comprend le Périgord, le Quercy, le Rouergue, l'Agenais, l'Albigeois. Depuis Raymond IV, les comtes de Toulouse s'intitulent aussi comtes de Saint-Gilles. Leur maison est alliée par le sang aux maisons royales. Raymond VI est un cousin germain du roi de France et son fils unique (qui sera Raymond VII) est neveu du roi d'Angleterre.

Mais la plus grande partie de ses domaines à l'est du seuil de Naurouze appartiennent à des vassaux, dont certains sont devenus des rivaux. Le plus important est Raymond-Roger Trencavel, son beau-frère : les Trencavel sont issus d'une puissante dynastie locale qui a rassemblé un vaste ensemble de droits et de terres qui s'interposent entre les possessions orientales et occidentales du comte de Toulouse : ils sont vicomtes de Béziers, de Carcassonne, du Razès et de l'Albigeois. De plus ils rendent hommage au roi d'Aragon Pierre II.

Ce dernier est comte de Barcelone, et il a des visées au nord des Pyrénées. A la veille de la croisade il a réussi à devenir seigneur de Montpellier. Son frère est comte de Provence. Il reçoit l'hommage des comtes de Foix et de Comminges, lesquels sont également vassaux du comte de Toulouse. Enfin le minuscule comté de Melgueil appartient au pape.

Au nord, au contraire, la France est en voie de rassemblement. Son roi Philippe Auguste poursuit une politique d'agrandissement systématique, principalement au détriment des Plantagenêts qui sont à la fois duc de Normandie, comte d'Anjou et du Maine, duc d'Aquitaine et roi d'Angleterre. Déjà le domaine royal a largement dépassé les limites initiales, du Vermandois à la Touraine. Pendant la croisade, la victoire de Bouvines en 1214 consacrera le triomphe du roi capé-

tion sur le roi d'Angleterre (qui ne gardera plus que la Guyenne) et sur le comte de Flandre. De plus, au nord de la Loire, les vassaux du roi, les « fidèles » comme le comte de Champagne, le duc de Bourgogne, le comte de Nevers (ceux qu'on verra partir à la croisade en 1209) lui sont étroitement liés et subordonnés, viennent à ses conseils, et ne s'engagent pas sans son accord. Ainsi la croisade intervient dans un moment crucial pour le développement de la royauté capétienne, en apparence peu favorable à l'ouverture d'un nouveau « front » vers le sud. Mais jamais les tendances expansionnistes n'ont été aussi marquées.

Pourquoi les Français ont-ils pris l'habitude d'appeler albigeois les hérétiques du Midi? C'est sans doute dans les années 1160-1165 qu'on a commencé à en parler. En 1163 se tient à Tours le premier concile dénonçant l'hérésie qui se développait dans le Midi. Peu après se déroule la première grande manifestation d'hérétiques que l'on connaisse, dans la forteresse de Lombers, à proximité d'Albi : sous la protection des chevaliers de Lombers, les hérétiques furent interrogés par un évêque au nom des prélats présents, devant une foule venue d'Albi et du voisinage, mais aussi devant un certain nombre de puissants seigneurs. Parmi ces derniers, il y avait une Française qui allait retourner à la cour du roi de France dans les mois suivants, la reine Constance. Sœur du roi, elle était aussi l'épouse du comte de Toulouse depuis 1154, bientôt répudiée, d'où son retour en France. La foule, de même que la chevalerie locale, apparut sans doute favorable aux hérétiques; de là à qualifier les hérétiques d'albigeois, c'était chose facile, du moins pour une étrangère. C'est peut-être ainsi qu'au sein de l'aristocratie féodale d'Ile-de-France serait née l'habitude de désigner les hérétiques comme albigeois. On prend alors conscience de l'apparition d'un mouvement hérétique original dans le Midi, mais le nom d'albigeois qu'on lui donne prouve qu'on ne sait pas trop qui sont les hérétiques.

L'hérésie avant la croisade

*Hérésie vient du mot qui signifie choix en grec : pour qu'il y ait hérésie, il faut qu'il y ait une idéologie, une foi, à laquelle adhère une communauté, et qu'à l'intérieur de cette communauté des hommes s'en séparent, n'acceptant plus l'ensemble des vérités reçues, mais choisissant parmi elles : l'hérésie est une conclusion dont le choix vient de l'entendement humain, en contradiction avec l'écriture sainte, et qui est énoncée publiquement et soutenue avec obstination : « hérésie » en grec, *electio* en latin¹, disait un maître en théologie au XIII^e siècle. Les albigeois brisaient la communauté. Le phénomène est à la fois religieux et social, et peut avoir des conséquences politiques.*

Les origines

Dès les années 1120, la région qui sera touchée par l'hérésie albigeoise avait été un terrain de propagande active contre les prêtres. En 1119 le pape Calixte II réunit un concile à Toulouse qui dénonça l'hérésie :

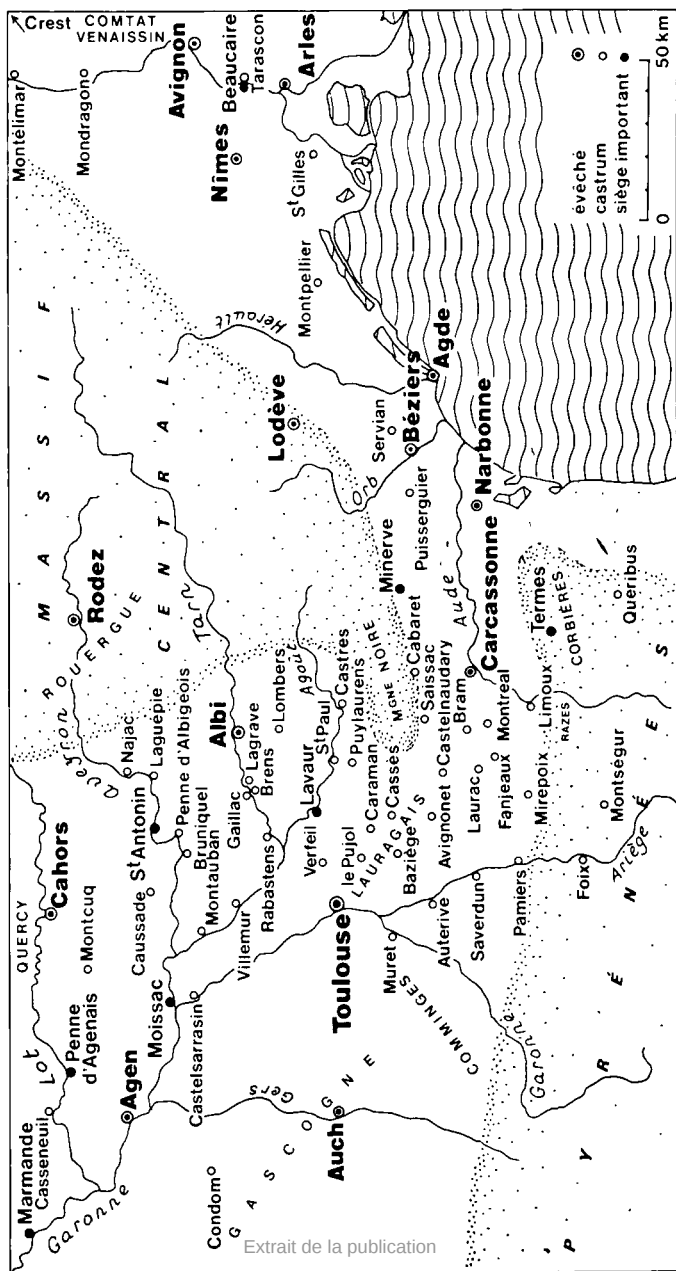
Quant à ceux qui, sous prétexte de zèle, rejettent l'Eucharistie, le baptême des enfants, le sacerdoce, ainsi que les ordinations ecclésiastiques et le mariage, nous les excluons de l'Eglise comme hérétiques, nous les condamnons et ordonnons qu'ils soient punis par le pouvoir temporel. Nous frappons de la même sentence tous leurs défenseurs, jusqu'à ce qu'ils s'amendent².

Le lieu où s'exerçait cette propagande n'était pas désigné et n'était pas forcément la région de Toulouse,

mais plutôt les régions rhodaniennes où, jusqu'à son élection, le pape avait été archevêque. En effet la description de l'hérésie correspond précisément à ce qu'on sait de la prédication de Pierre de Bruis, l'ancien curé d'un village des Alpes du sud, dans le Diois, qui parcourait à cette époque les plaines du Bas-Rhône en prêchant contre les prêtres et les sacrements. Mais quelques années plus tard, le moine Henri (probablement un ancien moine de Cluny) développa le même type de prédication dans la région toulousaine. Il avait prêché au Mans pendant le carême en 1116, et entraîné une révolte contre les dignitaires du clergé local. Sa prédication semble s'être radicalisée au cours des années, peut-être au contact de Pierre de Bruis. Comme lui, il profanait les églises, dénonçait les pratiques du culte, les sacrements.

En fait, au début du XII^e siècle, beaucoup de prédicateurs de ce genre se lèvent pour dénoncer les mauvais prêtres, dans la ligne de la réforme grégorienne. Les plus exigeants, ceux qui adoptent la vie errante et pauvre des premiers apôtres, glissent facilement vers l'hérésie. La prédication du moine Henri finit par inquiéter suffisamment les autorités ecclésiastiques pour que saint Bernard se déplaçât lui-même dans le Midi, sur l'invitation du pape. De son voyage il existe une relation rédigée sur-le-champ par le moine qui l'accompagnait :

Cette cité (Toulouse) avait peu de gens approuvant l'hérétique : quelques-uns parmi les tisserands qui s'appellent ariens. Mais de ceux-là, qui approuvaient cette hérésie, il y en avait beaucoup, et c'était les plus grands de cette cité. Peu avant notre arrivée, ils avaient séduit l'un des plus riches de cette cité, avec sa femme, au point qu'ils étaient partis, en laissant leurs biens et leur jeune fils, pour une ville pleine d'hérétiques, d'où aucune prière de leurs parents n'avait pu les ramener. Henri fut donc convoqué, ainsi que les ariens : et le peuple promit que, s'ils ne venaient



Lieux cités dans le texte. -

pas s'expliquer en public, désormais personne ne les recevrait. Il est long de raconter les fuites d'Henri et les cachettes des ariens. Car les ariens qui étaient dans la cité s'enfuirent à la nouvelle des signes et des miracles qui s'accomplissaient. Leurs fauteurs les renièrent, et nous croyons cette cité parfaitement délivrée de toute contagion de la dépravation hérétique. Parmi les chevaliers, quelques-uns promirent de les expulser désormais et de ne plus les protéger. Pour le cas où certains, par cupidité, en raison des cadeaux des hérétiques, voudraient agir autrement, une sentence a été prononcée contre les hérétiques, leurs fauteurs, et tous ceux qui les protègent, interdisant de les admettre comme témoin ou comme juge, de partager un repas et d'avoir des relations avec eux. Henri étant en fuite, nous l'avons poursuivi et recherché, mais il fuyait toujours plus loin.

Dans les mêmes châteaux qu'il avait séduits, le seigneur abbé parla, et, la population l'écoutant volontiers, ceux qui étaient prédestinés à la vie crurent. En vérité, nous trouvâmes quelques chevaliers obstinés, non pas tellement par erreur, à ce qu'il nous sembla, que par cupidité et mauvaise volonté. En effet ils détestent les clercs; et ils s'amuse des facéties d'Henri ³...

Les nouveaux hérétiques

Apparemment, saint Bernard et ceux qui l'accompagnent dans sa mission en 1145 prennent conscience d'un nouveau courant hérétique. Le moine Geoffroy d'Auxerre propose deux noms pour l'identifier : celui qui paraît être en usage sur place, « arien », et celui de « tisserand ».

Le nom d' « arien » était tiré de la langue savante et désignait l'hérésie d'Arius qui s'était répandue à la fin de l'Antiquité, et qui n'était plus connue que par l'intermédiaire des Pères de l'Eglise : l'arianisme (qui

niait le caractère divin de Jésus) s'était répandu dans le Toulousain avec les Wisigoths. Il paraît assez naturel que pour identifier ces nouveaux hérétiques, qui, par leur caractère particulièrement hétérodoxe et organisé, se présentaient un peu comme une contre-Eglise, on ait fait appel à Toulouse au nom d'arien, sans qu'il y ait pour autant un lien quelconque de filiation ou de ressemblance. Le terme paraît avoir été ensuite d'un usage courant à Toulouse, il servit de surnom à d'anciens hérétiques : je me rappelle qu'étant jeune enfant, j'ai entendu appeler Bernard Raimond, l' « arrien », quand on en parlait ⁴. On le trouvera aussi sous la plume des légats du pape, et même des scribes de la chancellerie royale de Philippe Auguste.

Mais le terme qui se présente spontanément sous la plume de Geoffroy d'Auxerre est autre : ce sont des « tisserands », dit-il, en ajoutant ensuite qu'on en trouve parmi les plus importants personnages de la cité, ce qui paraît contradictoire. On sait en effet que dans ces années-là un nouveau type d'hérétiques venait d'être découvert à Liège et à Cologne, et saint Bernard avait été consulté. Ils étaient organisés en église, avec leurs prêtres et leur évêque. Saint Bernard les nomme « manichéens », et dit qu'on les trouvait chez les tisserands et les tisserandes. Quelques années plus tard, on découvrit à Reims des hérétiques du même type qui se recrutaient aussi chez les tisserands :

Secte très impure de manichéens d'une mauvaise foi lubrique sous une apparence de piété, se cachant parmi les plus ignorants, pour la perte des âmes des simples, propagée par de très abjects tisserands qui s'enfuient de lieux en lieux et changent de noms, accompagnés de femmes perdues de vices ⁵.

Les ariens de Toulouse ont certainement rappelé à saint Bernard et à son compagnon les hérétiques du Nord, si bien qu'ils les ont nommés « tisserands ». La prédication du moine Henri avait-elle facilité leur im-

plantation? C'est certain. Mais Geoffroy d'Auxerre fait une distinction entre les deux hérésies.

Les documents se taisent jusqu'au concile de Tours en 1163, qui prouve les progrès de l'hérésie, mais sans la nommer ni la décrire. Deux ans plus tard, on la retrouve dans les actes du concile de Lombers :

Moi Gaucelin, évêque de Lodève, au nom de l'évêque d'Albi et de ses assesseurs, je juge que ceux qui s'appellent Bons Hommes sont des hérétiques, et je condamne la secte d'Olivier et de ses compagnons, et ceux qui tiennent pour la secte des hérétiques de Lombers, où qu'ils soient ⁶.

Les Bonshommes : ce sera le nom populaire donné aux prêtres cathares dans le Midi. Les hérétiques ne sont pas autrement nommés dans tout le texte. D'après les questions qui leur furent posées, on voit qu'on les soupçonnait de rejeter la hiérarchie de l'Eglise catholique, les sacrements, et presque tous les livres de l'Ancien Testament.

En 1167 un concile se serait tenu à Saint-Félix de Caraman en Lauragais. On ne le connaît que par une Histoire des ducs de Narbonne éditée en 1660 à Toulouse, où l'auteur publie ce qu'il appelle la Charte de Niquinta antipape des hérétiques albigeois, contenant les ordinations des évêques de sa secte, par lui faites en Languedoc, à moi communiquée par feu M. Caseneuve, prébendier au chapitre de l'église de Saint-Etienne de Toulouse, en l'an 1652 ⁷. On discute de l'authenticité de ce texte et de l'existence du concile.

Les documents contemporains se taisent à nouveau, jusqu'à la lettre d'alarme envoyée par le comte de Toulouse lui-même à l'abbé de Cîteaux en 1177 :

La puanteur et l'infection de cette hérésie ont tellement prévalu que presque tous ceux qui l'accueillent pensent rendre hommage à Dieu... elle a mis la division entre la femme et le mari, le fils et le père, la

belle-fille et la belle-mère... Même ceux qui sont revêtus du sacerdoce sont dépravés par la contagion de l'hérésie, et les antiques églises autrefois vénérées sont laissées à l'abandon, en état de ruines; le baptême est refusé, l'eucharistie est en abomination, les pénitences sont méprisées, on ne veut pas croire à la création de l'homme et à la résurrection de la chair, et tous les sacrements de l'Eglise sont tenus pour rien. Et, ce qui est pire à dire, on introduit même les deux principes (*c'est-à-dire la croyance en deux dieux*)⁸.

Le cri d'alarme du comte eut pour résultat l'organisation d'une mission, principalement à Toulouse, dont deux membres firent une relation par lettre, précieuses pour la connaissance de l'hérésie à cette étape. Retenons pour le moment seulement que l'abbé de Clairvaux, Henri de Marcy, qui dirigea la mission avec un cardinal-légat, utilise le terme d' « arien » pour qualifier les hérétiques. Au concile du Latran qui suivit, en 1179, les deux prélats mirent l'assemblée au courant :

Or, dans la Gascogne albigeoise, le Toulousain, et en d'autres lieux, la damnable perversité des hérétiques dénommés par les uns cathares, par d'autres patarins, publicains, ou autrement encore, a fait de si considérables progrès qu'ils donnent libre cours à leur malice, non plus seulement en secret comme certains, mais qu'ils proclament ouvertement leur erreur et qu'ils font des adeptes chez les simples et chez les faibles⁹...

Pour la première fois les hérétiques du Toulousain, les albigeois, comme disaient les gens du Nord, sont assimilés officiellement aux hérétiques dualistes du Nord et d'Italie, cathares, patarins, publicains. Le nom de cathare a été appliqué aux hérétiques de Rhénanie vers 1160 par un chanoine qui les identifiait aux manichéens. Le nom vient sans doute du grec, du nom de leurs prêtres qu'on appelait parfaits, ou purs. Certains contemporains ont soutenu que le nom venait du mot

allemand qui désigne le chat, parce que les hérétiques adoraient le diable, symbolisé par un chat... Mais il ne faut pas oublier qu'on se plaisait alors aux analogies. Le terme ne fut guère employé pour désigner les albigeois. Que les prélats du concile aient d'abord songé à employer ce terme montre qu'ils avaient conscience du lien entre l'hérésie albigeoise et les hérésies dualistes qui se manifestaient plus au nord.

Quant aux patarins, ce sont les hérétiques italiens par excellence : c'est ainsi qu'on appelait les hommes (patarin à l'origine désigne un homme vêtu de haillons) qui luttèrent contre leurs évêques à Milan, au temps de la réforme grégorienne; le mouvement, d'abord soutenu par la papauté, se radicalisa et finit par être condamné. Bien que la « pataria » n'ait à l'origine rien à voir avec les cathares, le mot sert souvent à les désigner à la fin du XII^e et au XIII^e siècle.

Enfin, le terme de publicain apparaît vers 1160 pour désigner des hérétiques en Champagne et en Angleterre : par analogie avec « poplicain », transcription phonétique du mot grec « paulicien » qui désignait la secte hérétique byzantine dont sont issus les bogomiles de Bulgarie au X^e siècle. On trouve des poplicains en Flandre et en Rhénanie dans ces mêmes années.

Ainsi, pour désigner les albigeois en 1179, la papauté a recours à deux noms qui font référence à des hérésies qui sont apparues parallèlement au nord de l'Europe et en Italie, et dont l'origine grecque est vraisemblable.

Des liens avec l'Orient?

Sans les connaître exactement, les dirigeants de l'Eglise catholique pressentaient des liens entre ces hérétiques qui surgissaient aux quatre coins de la Chrétienté. Les liens avec l'hérésie bogomile, qui se développait depuis le X^e siècle sur les marges de l'empire byzantin, en Bulgarie, puis à Byzance même, ne paraissent pas encore

connus. Bien que l'appellation de bulgares, ou bougres, pour désigner les albigeois, commence à se rencontrer : témoin, l'un des premiers vers de la Chanson de la croisade ou, peut-être pour les besoins de la rime, il est question de cels de Bolgaria (seul exemple sur presque dix mille vers). L'histoire de la pénétration de l'hérésie bogomile dans la Chrétienté est partout obscure. Il est vraisemblable que les croisades en Orient, en mettant en contact des croisés et des hérétiques bogomiles, l'ont rendue plus facile, particulièrement au moment de la deuxième croisade, en 1147. Il est vraisemblables aussi que des bogomiles ont eu une véritable activité missionnaire vers l'occident, et d'abord vers la Rhénanie, spécialement à partir du moment où les empereurs d'Orient les persécutèrent, dans la deuxième moitié du XII^e siècle.

L'effort d'explication le plus ancien qu'il nous soit parvenu vient d'un inquisiteur italien, Anselme d'Alexandrie (en Lombardie), qui écrivit vers 1260-1270 un traité sur les hérétiques, d'après les informations qu'il avait recueillies, au cours de ses activités, dans les milieux cathares. Après avoir montré le développement de l'hérésie manichéenne en Grèce, il écrit :

... Ensuite des Français allèrent à Constantinople pour conquérir la terre, et ils rencontrèrent cette secte; devenus nombreux, ils firent un évêque, qui fut dit évêque des latins... ensuite les Français qui allaient à Constantinople retournèrent chez eux, prêchèrent, et, devenus nombreux, instituèrent un évêque de France. Et parce que les Français furent d'abord séduits à Constantinople par des bulgares, par toute la France on appelle les hérétiques des bulgares. De même les provinciaux qui sont aux confins de la France, entendant leurs prédications et séduits par ceux de France, devinrent si nombreux qu'ils firent quatre évêques, à savoir celui de Carcassonne, d'Albi, de Toulouse et d'Agen ¹⁰.

Jusque vers les années 1180-1190, on ne connaît de la foi des nouveaux hérétiques albigeois que ce qu'ils en ont bien voulu dire, lors de confrontations avec les catholiques, et qui nous a été rapporté par leurs contradicteurs : à Lombers en 1165, à Toulouse en 1178. Or, le trait le plus frappant de ces rapports, c'est la résistance que les premiers hérétiques offrent au débat théologique. A Lombers, ils refusent souvent de répondre; à Toulouse, ils préfèrent feindre être d'accord. Comme si leur foi ne se situait pas à ce niveau. Ainsi, à ses débuts, le mouvement apparaît aux antipodes d'une hérésie savante. On verra qu'à la veille de la croisade, ils accepteront la confrontation et le débat, dans les brillants colloques que les seigneurs organiseront. Mais là encore, ils garderont le secret sur une partie de leur doctrine, et resteront au niveau de la dénonciation de l'Eglise catholique.

Les hérétiques furent donc soumis à un interrogatoire qui nous informe plus sur ce que les prélats catholiques soupçonnaient que sur le contenu de leur foi. Les actes de Lombers ont été retrouvés dans les papiers de l'Inquisition, ce qui veut dire que très probablement ils ont servi par la suite de modèle. L'interrogatoire montre qu'on prêtait aux albigeois les idées du moine Henri, mais qu'on ne leur soupçonnait pas de croyance dualiste (c'est-à-dire une croyance en deux dieux, un dieu du mal et un dieu du bien). Aussi bien faut-il savoir qu'à l'époque les mentalités étaient imprégnées de dualisme, au sens où l'on n'établissait pas de nuance entre ce qui était bon (inspiré par Dieu) et mauvais (inspiré par le diable).

L'évêque de Lodève interrogea ceux qui se faisaient appeler bons hommes sur l'ordre de l'évêque d'Albi et de ses assesseurs. Il leur demanda, primo, s'ils acceptaient la loi de Moïse, les prophètes, les Psaumes, l'Ancien Testament, et les docteurs du Nouveau Tes-

Pendant le XII^e siècle, une croyance nouvelle gagne la France du Sud, et, singulièrement, le Languedoc : hérésie dualiste, pessimiste, prêchée en langue vulgaire le plus souvent par des laïcs, la foi albigeoise prône un retour à la simplicité de l'Évangile. Avec ses rites et ses hiérarchies, elle institue une contre-Eglise. Aux élites locales, elle propose une solidarité et une sociabilité inédites; au Languedoc, elle donne une identité culturelle et politique. C'est plus que n'en peuvent tolérer le pape et le roi : de 1209 à 1244, par vagues successives, la croisade déferle sur les terres d'oc. Nous en conservons les témoignages partiels, engagés, que Monique Zerner-Chardavoine présente et confronte ici : hauts faits et moments oubliés d'un combat politique et religieux disent ce que furent les enjeux de la croisade. Toujours repris, réinvestis en d'autres affrontements, ils n'ont pas cessé de nourrir jusqu'à nous la mémoire occitane.



*Collection d'inédits
au format de poche.*



Extrait de la publication